

Une sépulture amérindienne à Sillery

Jean-Louis Vallée

Volume 1, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vallée, J.-L. (1985). Une sépulture amérindienne à Sillery. *Cap-aux-Diamants*, 1(1), 37–38.

et le vice-président, John Theodore Ross, un riche homme d'affaires appartenant à une famille d'origine écossaise qui a fait fortune à Québec dans le commerce et l'exploitation d'une importante flotte de navires.

Du côté de la Union Bank on remarque à la présidence, Andrew Thomson, ancien marchand de bois qui détenait des intérêts dans les scieries de la chute Montmorency avant qu'elles ne cessent leurs activités, vers 1890. Les noms d'autres grands exportateurs de bois, tels les Price, les Sharples et les King, figurent aussi dans la liste des administrateurs de la Union Bank.

Plusieurs des membres de la communauté bancaire jouent de plus un rôle influent au sein des sociétés de chemins de fer de la région et dans les compagnies de gaz, d'électricité et de tramways qui desservent le territoire de Québec. La rue Saint-Pierre tient lieu de quartier général pour leurs activités quotidiennes.

Cette petite élite financière locale est disparue progressivement du décor dans la première moitié du siècle, alors que la plupart des sociétés sous son contrôle ont été absorbées par de plus puissantes et ont déménagé leurs sièges sociaux à Montréal ou dans d'autres villes canadiennes. Bien que la rue conserve encore aujourd'hui une certaine activité bancaire, on ne peut manquer d'y observer les traces d'une désaffectation qui reflète en même temps la diminution d'influence de la zone du vieux port dans la vie économique de Québec.

RECONVERSION OU REVANCHE DE LA CULTURE

Depuis quelques années cependant, la rue Saint-Pierre fait l'objet d'une reconversion que certains pourraient même être tentés d'appeler une réappropriation.

Dans bien des cas, les façades ne sont plus qu'illusion. À l'enseigne de la Union Bank se loge maintenant le Secrétariat permanent des peuples francophones et au numéro 93, petit édifice équipé de coffres-forts, s'est installé l'Institut québécois de recherche sur la culture. Les billets verts ont cédé l'espace à notre mémoire collective! Et dans quelques mois, lorsque le Musée de la civilisation aura terminé l'élévation des colonnes de son temple (dans un quadrilatère englobant une partie de la rue Saint-Pierre) les succès de cette revanche de la culture risquent fort d'être définitivement assurés. ●

UNE SÉPULTURE AMÉRINDIENNE À SILLERY

Par Jean-Louis Vallée

Société d'histoire de Sillery

En 1966, la découverte d'une sépulture amérindienne à Sillery permettait à des archéologues d'étudier sous un nouvel éclairage l'histoire préhistorique de la région de Québec. La sépulture recelait de nombreux trésors ethnologiques d'une civilisation vieille de 2 500 ans. Pendant quelques jours, la région de Québec s'y intéressa puis, dans le silence, certains chercheurs analysèrent cette dépouille transportée à Montréal pour les besoins de la cause. Après 18 ans, la population de Québec ne sait toujours pas ce qui arrive avec ces trouvailles, issues de ce qui fut qualifié à l'époque de «l'une des plus importantes» découvertes archéologiques du sylvicole inférieur de la vallée du Saint-Laurent.

LA DÉCOUVERTE

C'est en construisant le boulevard Champlain, au pied du cimetière Mont-Hermon à Sillery, que des ouvriers la mirent au jour. La brigade criminelle et un archéologue furent dépêchés sur les lieux afin d'enquêter sur le cadavre découvert. L'organisation de la sépulture et des objets trouvés permirent rapidement de dater la découverte. Mais là s'arrête la simplicité. Sur place, l'archéologue ne put faire de relevé précis des objets culturels et des ossements en raison des profanations déjà perpétrées par les ouvriers. Un archéologue amateur prit bientôt la relève mais la voûte s'écroula. À peine quelques heures plus tard, les travaux de voirie reprenaient et coupèrent court à toute autre fouille sur le site. De nombreuses poteries de céramique et autres objets disparurent ainsi sous le pavage.

Cette base terrasse de la Pointe-à-Pizeau abritait depuis environ 2 500 à 3 000 ans, la sépulture d'un amérindien d'une quarantaine d'années. Appuyée contre un escarpement schisteux de 35 mètres, la dépouille se

Crâne humain retrouvé au moment de l'exhumation d'une sépulture amérindienne à Sillery.



trouvait à 300 mètres de la rive du fleuve, enfouie à une profondeur de deux mètres. Deux autres couches recouvraient cette terrasse homogène et sablonneuse: une première schisteuse et récente et une seconde sablonneuse. À cause des travaux mécaniques déjà entrepris, il fut impossible à l'archéologue d'effectuer un relevé précis et scientifique des objets présents. Selon certains ouvriers, une deuxième sépulture logeait à environ 20 mètres à l'est de la première. Sans autre forme de procès elle fut détruite.

LE MOBILIER FUNÉRAIRE

Lors des travaux, la sépulture dut être sectionnée, laissant paraître un tunnel contenant des cylindres de cuivre, un crâne et d'autres ossements, tous dans un bon état de conservation. Le tout était enveloppé dans une couverture d'écorce de bouleau qui pouvait être fermée à l'aide de lanières passant dans des ouvertures de 5-6 mm percées à 2-3 cm des bordures. Selon les restes trouvés près du cadavre, les archéologues déduisirent que le défunt paré d'un ornement de cuivre avait été enroulé dans une double couverture de peau puis enveloppé dans un tombeau d'écorce et mis en terre.

Cet ornement de cuivre consistait en un collier formé d'environ 1300 bagues ou perles cylindriques de cuivre enroulées ou pincées sur une lanière de cuir et assemblées de façon à ce que l'espace entre les bagues se

trouve relevé à peu près au même niveau que les perles. Selon l'archéologue qui a étudié le collier, même si le médaillon subtriangulaire de cuir où s'entrecroisent les rangs du collier ne montre que cinq rangs, le collier aurait pu comporter au moins douze rangs de ces perles, ce qui lui donnerait une longueur totale de près de quatorze mètres.

D'après un inventaire partiel de la sépulture, le mobilier funéraire incluait de nombreuses pipes tubulaires en pierre polie, un gorgerin et plusieurs pièces lithiques, surtout des bifaces, allant de la lame aux pointes de flèche, en passant par le briquet et l'herminette. Tous ces objets lithiques sont fabriqués en quartzite, calcédoine, chert ou grès mais ils relèvent tous de la même technique de taille bifaciale.

INTERROGATIONS

Dix-huit ans sont maintenant écoulés depuis la découverte de ce site. Dix-huit années pendant lesquelles certains spécialistes ont étudié les ossements et artefacts recueillis par le Service d'Archéologie du Ministère des Affaires culturelles du Québec. Mais pendant toutes ces années, qu'est-il réellement arrivé au mobilier funéraire? On sait qu'un archéologue amateur y mena des fouilles personnelles; de nombreux objets furent également récupérés par les ouvriers et les curieux. Le reste, sauvé de justesse des travaux de voirie, a été étudié et classé au Service d'Archéologie, puis prêté pour étude complémentaire à un archéologue de Montréal, après 1976. Quelques objets de «collections particulières» se trouvent encore à la compagnie Komo construction; les ouvriers qui ont localisé la sépulture possèdent aussi certaines pièces, selon les témoignages d'employés du Ministère des Affaires culturelles; d'autres enfin appartiennent à des archéologues. Au total, des gens de Québec, Montréal, du Saguenay et du Lac Saint-Jean, etc. possèdent des vestiges de ce site. Certains ont servi à l'enseignement. Mais aucun ne se retrouve là où il pourrait servir à une meilleure connaissance de la population qui vivait sur le territoire de Sillery. ●